

quartiers, à l'heure actuelle, mais en hommes pratiques et sensés, nous savons tous, je crois, que dans les villes de tout le Canada, on trouve un plus grand nombre que jamais de maisons d'affaires chancelantes, se soutenant grâce au concours des banques, et, que seul l'espoir d'un renouveau commercial maintient. Tenant compte de ce fait et le rapprochant de celui que nous connaissons tous—que, dans tous les grands centres de population, oui, dans tous les centres assez peuplés, le chômage est considérable et que la gêne est réelle, je suis tenté de dire que nous avons peut-être dépensé un peu trop en parures, en dentelles, en fanfreluches et en spectacles, dans cette Chambre même, au sujet de ce Parlement.

En prenant l'attitude que je tiens sur la protection — et je ne vois rien qui soit de nature à modifier mon opinion sur ce point, car je la tiens pour la politique qui convient au pays — je ne puis me cacher que par tout le Canada, le mécontentement ne se manifeste pas qu'à propos du tarif, mais qu'il résulte aussi des méthodes d'administration passées, à quelque parti qu'on puisse les retracer et qu'on ne veut plus des dépenses faites simplement pour la montre et l'éclat.

Nous pouvons penser qu'ils font parfois erreur, mais dans le fond il y a ce désir de voir le pays profiter intégralement des dépenses qui sont faites, et que tous ceux, hommes, femmes et enfants, qui ont le bonheur de demeurer sur notre territoire puissent jouir des mêmes opportunités. J'approuve ce sentiment et je crois que tous, nous devons en tenir compte de plus en plus dans l'avenir. Plus nous nous rapprocherons de ces vieux principes fondamentaux, des vertus naturelles qui sont le propre d'une existence convenable et de la plus simple honnêteté, plus notre pays sera prospère et heureux.

M. HANCE J. LOGAN (Cumberland) : Au début des quelques remarques que j'ai à faire, vous me permettez, monsieur, de veus adresser mes félicitations. Nous sommes venus ensemble ici il y a longtemps, et à ce moment, nous étions, je crois, les deux plus jeunes membres de la Chambre. Je regrette de dire que sur les députés élus à cette époque-là, trois seulement, à part de vous et moi, sont avec nous aujourd'hui. Les souvenirs ont rendu plus chère l'amitié qui existait entre nous et personne dans cette enceinte n'est plus heureux que je ne le suis de vous voir occuper aujourd'hui le poste de président des Communes du Canada.

[L'hon. M. Baxter.]

J'ai écouté attentivement les remarques de mon bon ami de la cité de Saint-Jean (M. Baxter). Nous nous sommes souvent trouvés sur la même tribune, traitant de sujets qui nous étaient chers, en particulier des droits des Provinces maritimes; mais je regrette que dans l'éloquent discours qu'il a prononcé, mon honorable ami ne se soit pas plus étendu sur les grands intérêts de ces provinces, particulièrement le fonctionnement du chemin de fer Intercolonial.

Mon honorable ami a dit qu'il regrettait beaucoup l'acquisition d'une ligne aboutissant à Portland. Il conseille au Gouvernement de se défaire de la ligne reliant Montréal à Portland afin de ne pas menacer le sort des ports canadiens. Mon honorable ami sera surpris d'apprendre que lorsque l'ancien gouvernement fit l'acquisition du Grand-Tronc en 1920 et que la Chambre fut saisie d'une proposition d'un député libéral en vue de protéger les ports maritimes du Canada, son chef (M. Meighen) et tous ses partisans s'appliquèrent à la faire échouer.

M. ARCHAMBAULT: Il est jeune encore.

M. LOGAN: Maintenant qu'il n'est plus ministre, il nous demande de nous défaire de cet horrible port de Portland qui va faire tant de tort aux Provinces maritimes.

Mon honorable ami nous a dit également que le parti auquel il appartient n'est point mort. Est-il nécessaire de proclamer dans cette enceinte que le parti en question n'a pas réellement disparu? Il n'est pas mort, a-t-il dit; c'est le même vieux parti de Macdonald et de Cartier.

Qu'on veuille bien me permettre de citer un extrait d'un article publié par un bon journal tory l'autre soir; ce sera ma réponse à l'honorable député. Cet article est d'un journal qui était autrefois tenu en haute estime par le parti conservateur; je veux parler du *Daily Star* de Montréal.

L'hon. sir HENRY DRAYTON: L'assiette au beurre!

M. McKENZIE: Ce n'est plus vous qui l'avez maintennat.

M. LOGAN: Voilà ce que dit en partie l'article:

Une direction stupide, inconséquente, contraire aux idées conservatrices, voilà quelle fut la cause du désastre du gouvernement unioniste. Dans tout le pays, on a découragé, dégoûté et consterné l'esprit conservateur.